

Petite histoire de la traduction de l'amour en langue japonaise: *Ai*

Jean-Michel BUTEL
Centre d'Etudes Japonaises de l'INALCO

フランス国立東洋言語文化大学・日本研究センター

L'amour comme imposture

Si, pour certains, l'amour est une invention du XII^e siècle occidental, pour bien des penseurs japonais l'amour est surtout une construction récente, une importation encore mal digérée de la fin du XIX^e siècle. C'est ainsi que l'un d'eux écrit par exemple:

J'aimerais affirmer ici que l'«amour» est un concept importé. [...]. Pourquoi? Parce qu'«amour» (*ren'ai*), tout comme «beauté» (*bi*) ou «modernité» (*kindai*), est un «mot de traduction». Et que c'est par ce mot, que nous avons découvert, il y a de cela un siècle, ce qu'on appelle amour. En somme, jusqu'alors, il n'y avait pas d'amour au Japon¹.

Personne ne pense à contester qu'il y eut, avant l'arrivée des bateaux noirs du commodore Perry, des hommes et des femmes, et des histoires amou-

1. Nous sommes redevables pour ce qui suit aux travaux étymologiques d'Akira Yanabu, *Hon'yakugo seiritsu jijō* [Circonstances de la formation des mots-traductions [de concepts occidentaux]], Iwanami shinsho 189, 2001, et *Ai – ichigo no jiten* [Dictionnaire d'un mot: Amour], Sanseidō, 2001 également. La citation traduite ici (*Hon'yakugo...*, p. 89) introduit à un article retraçant l'histoire du mot *ren'ai* («amour-passion»). «Mot de traduction» (*hon'yaku-go*) désigne un mot créé afin de rendre au plus près un concept occidental. On sait que ceci représente une partie très importante du vocabulaire japonais contemporain.

reuses. L'un des premiers écrits japonais, le *Man'yōshū*, l'atteste suffisamment². Mais l'on parlait alors d'autre chose, avec d'autres mots. Les Japonais aimaient, mais ce n'était pas de l'amour³. L'amour, l'amour d'importation, l'amour à l'occidentale, est allogène à la culture japonaise. Pour ceux qui l'ont compris, il s'agit de le revendiquer avec rage⁴:

Lorsque, tentant de faire des relations entre un homme et une femme une chose idéalisée, nous usons, nous Japonais, d'un mot issu de la tradition européenne de l'amour (*ai*), nous perdons pied. Nous disons *horeru*, *koi suru*, *shitaui*. Mais nous ne parlons pas d'amour (*ai*). Car nous n'avons aucune tradition dans le domaine d'un effort sentimental poussant à purifier en amour (*ai*) de l'autre cette chose éminemment égoïste qu'est le désir sexuel.

Nous autres Japonais, Orientaux parmi les Orientaux, et à ce titre possédant la tradition sentimentale décrite ci-dessus, avons importé depuis le début de l'ère Meiji le mot de traduction «*ai*» et avons cherché depuis lors à décrire, à expliquer, à attester avec lui le sentiment amoureux (*koi*) entre un homme et une femme. Je ne saurais trop le dire: quel vain effort, quelle inutilité, quelle imposture!

Et il en va de même pour «amour du genre humain», ou pour «humanisme». Cependant, ces mots ont été importés, et dans la pensée d'un Tōkoku, dans la pensée d'un Roka, et, dans leur suite, dans la pensée des poètes et écrivains du mouvement Shirakaba, le désir amoureux (*koi*) a été transformé en amour (*ai*)⁵. D'ailleurs, cette conception ayant pour avantage d'offrir aux

-
2. On pourra le vérifier grâce à une petite anthologie publiée par le traducteur français: René Sieffert, *Chants d'amour du Man'yōshū*, Presses Orientalistes de France, 1993, 95 p.
 3. Akira Yanabu, *Ai – ichigo no jiten*, op. cit., p. 58.
 4. La citation qui suit, virulente, est due au poète, romancier, traducteur et essayiste Sei Itō: *Kindai nihon ni okeru «ai» no kyōgi* [L'imposture de l'«amour» dans le Japon contemporain], repris dans Nakamura Shin'ichirō, *Ren'ai ni tsuite* [De l'amour], Pocketto ansorōjī, Iwanami bunko bessatsu 9, Iwanami shoten, ici pp. 222-223. Itō Sei est né à la fin de l'ère Meiji, en 1905. Plusieurs de ses romans ont connu plus d'une cinquantaine de rééditions.
 5. Poète et essayiste, Kitamura Tōkoku (1868-1894) est aujourd'hui reconnu, après un temps d'oubli, comme ayant occupé une place importante dans le monde littéraire du Japon de Meiji. Pionnier du romantisme japonais, converti au christianisme en 1888, il est l'un de ceux qui cherchèrent à définir et à établir l'importance des sentiments, et en particulier de l'amour. Il fonda par ailleurs, avec Shimazaki Tōson entre autres, la première revue intitulée le *Monde de la littérature* (*Bungakukai*, 1893-98). Tokutomi Roka (1868-1927), qui fut grandement influencé par l'œuvre de Tolstoï, dévoile dans ses

femmes, qui avaient été jusqu'alors subordonnées, une position plus dignement humaine, elle primait dans son essence. Mais ce n'est pas parce qu'elle a été utile que l'on peut nier l'imposture. Car alors la pensée s'est mise à pédaler à vide.

Ces cent dernières années, nous avons en réalité importé en masse la littérature européenne, la pensée européenne; nous nous sommes accoutumés aux conceptions qui y sont affiliées, nous en avons digéré beaucoup. Nous avons en outre, quoi que non chrétiens, été christianisés à un degré que l'on a tendance à sous-estimer, nous avons été rendus homogènes au christianisme. Mais est-ce allé jusqu'au point où a été intégrée en nous l'idée qu'il nous faut travailler afin que l'amour (*ai*), impossible à réaliser en tant qu'humains, devienne, par l'action de la prière, une réalité? Je ne crois pas. Quand nous voyons dans les sentiments démontrés par les prières et les pénitences des chrétiens l'expression d'une théâtralité un peu comique, nous nous révélons être des étrangers.

Pour nous, l'amour (*ai*) entre un homme et une femme est du désir amoureux (*koi*). Et il n'y a pas chez nous de volonté de donner à cela la même nature que l'amour (*ai*).

Nous avons tendance à redouter de nous lier à autrui par un amour qui dépasse ce monde présent. Nous sentons encore fortement en nous que nous séparer du monde, nous retirer en ermite, être seul, permet, selon de vieilles pratiques, d'obtenir la paix du cœur. Le lien avec autrui reste toujours pour nous source d'inquiétude (*fuan*). Et quand nous établissons un ordre entre autrui et nous-mêmes, nous avons tendance, plutôt qu'à voir en lui un semblable, à le considérer dans le cadre de relations verticales. Pour les Japonais, la tendresse conjugale réside dans la compréhension et l'indulgence mutuelle, ou alors est attachement authentique (*shûchaku*).

Quand donc aujourd'hui un acteur de feuilleton dit «je t'aime» (*ai shiteru*), qu'un chanteur susurre sa romance ou qu'un lycéen grave dans un cœur deux noms sur un arbre - cela se fait aussi au Japon, et depuis au moins quelques dizaines d'années -, ils emploient un mot de traduction peu naturel dans leur langue maternelle, un mot dont on nous dit qu'ils ressentent de

romans une grande attention portée aux aspects sociaux de la vie humaine. Il se convertit lui aussi au christianisme et vécut retiré du monde à la fin de sa vie. Le mouvement Shirakaba, organisé autour de la revue du même nom (*Le Bouleau*, 1910-23), fut l'un des plus importants courants littéraires du début du XX^e siècle. Il rassembla des personnalités de tout premier plan comme Mushanokôji Saneatsu, Arishima Takeo ou Shiga Naoya.

la difficulté à s'en sentir proche, une «imposture». Un mot qui délimiterait les critères de ce qu'est l'amour, et jugerait les amours japonaises comme non «labelisables».

Une question se pose toutefois à nous autres occidentaux, qui ne sommes pas toujours certains, pris dans le feu de quelques traditions concurrentes, de ce que pourrait être le vrai «amour occidental». Pour que les Japonais le rejettent avec tant de véhémence, quel est donc cet amour qu'ils ne connaissent pas? Il faut, pour mieux le cerner, remonter aux débats passionnés qui agiterent les esprits autour des mots qui ont servi à le transcrire dans la langue japonaise. Dans cet article nous nous proposons de retrouver quelques jalons de la construction d'un amour sur le modèle occidental à l'époque Meiji, en retraçant l'histoire d'un mot: *Ai*.

Ai – premières apparitions

Le mot *ai* a servi, s'est peu à peu imposé, et est toujours compris, comme la traduction adéquate des différents mots rendant en anglais, allemand, hollandais, espagnol ou italien l'équivalent de notre «amour». Il est entré dans la langue japonaise d'abord par la langue écrite, et reste longtemps peu accessible à la langue du quotidien. *Ai* n'était certainement pas un mot que les jeunes de Meiji pouvaient se murmurer dans le creux de l'oreille, et plus honteux à dire encore devait être son composé *ren'ai*, «à l'époque [de sa création], intimidant au point de faire trembler le corps»⁶.

Le caractère d'écriture chinois lu en japonais *Ai* possède en réalité une très longue histoire. Mot d'origine chinoise, mot importé donc, il se retrouve dès les premiers textes japonais puisque sa première apparition remonte sans doute au *Man'yôshû*, poème 802, rédigé entre 660 et 733. Yamanoue no Okura y chante l'amour pour ses enfants, plus précieux que n'importe quel trésor, métal ou bijoux⁷:

Shaka nyôrai, par sa bouche d'or, nous a explicitement enseigné ceci: [...] «Nulle affection [ai] ne passe celle que l'on porte à ses enfants». Ainsi donc

6. Akira Yanabu, *Ai – ichigo no jiten*, op. cit., p. 51.

7. *Man'yôshû*, traduction de René Sieffert, t. 2, 1998, p. 175.

le sage suprême, lui aussi, éprouvait-il un sentiment d'affection [ai] pour son enfant. Que dire alors de nous autres, fragiles plantes de ce monde? Qui donc pour son enfant pourrait n'avoir d'affection [ai]?

Mangeant des melons
de mes enfants me souviens,
mangeant des châtaignes
plus encore m'en souviens.
D'où peuvent-ils donc
être venus jusqu'à moi
que sous mes yeux
sans cesse me soit présents
tant que doux sommeil me fuit⁸.

L'introduction au poème, rédigée dans une langue d'importation, le chinois (*kanbun*), se réfère à une religion d'importation puisqu'elle cite – librement – les paroles du bouddha. Elle utilise alors, par trois fois, le caractère d'écriture lu aujourd'hui *ai*, probablement lu *ai* dans ce texte également⁹. Le poème qui la suit, en revanche, est cette fois en langue japonaise. Significativement, il n'utilise pas le même mot, mais lui préfère *omohoyu* et *shinebayu*, qui proviennent du fond de vocabulaire plus spécifiquement indigène (*yamato kotoba*).

On ne possède en effet aucune occurrence de l'utilisation du caractère lu *ai* dans un poème du *Man'yōshū* rédigé en japonais. L'idéogramme dont il est question ici est fortement marqué du sceau de l'importation, son usage est limité et son sens sans doute mal intégré¹⁰.

-
8. Les melons, comme les châtaignes du vers suivant, seraient des friandises évoquant les plaisirs de l'enfance.
 9. La matérialité des idéogrammes, compris sans qu'il soit besoin qu'on sache les prononcer, laisse en effet toujours planer un doute sur les lectures anciennes.
 10. Il est probable en réalité que, présent dans un texte «à la japonaise», il ne se prononçait pas «*ai*» mais servait à transcrire un mot indigène; Akira Yanabu, *Ai – ichigo no jiten*, *op. cit.*, p. 69.

Une relation hiérarchisée

Ai apparaît dans des textes proprement japonais, sous la forme du mot verbal qui en dérive *aisu*, à la fin de Heian (mi Xes), soit tardivement, et dans un sens très étroit¹¹. Il est en général utilisé pour exprimer un sentiment, en particulier vis-à-vis d'un être humain. Il s'emploie dans ce contexte pour désigner l'affection – il peut décrire également une action – d'un supérieur envers un inférieur¹², un sentiment que l'on pourrait dire égocentrique, venant de soi-même, non suscité par l'autre. C'est selon cette logique et suivant cette pente qu'*ai* décrit l'inclinaison ressentie par un homme pour une femme, et presque uniquement dans ce sens durant longtemps¹³.

Connotations bouddhiques

Son usage semble plus fréquent qu'en poésie dans les recueils d'histoires édifiantes (*Konjaku monogatari*, *Shaseki-shû...*), mais son sens est alors fortement gauchi par la compréhension bouddhique du terme¹⁴. Là réside d'ailleurs une différence fondamentale entre l'*ai* chinois et l'*ai* japonais. Le mot a été introduit dans le vocabulaire japonais en même temps qu'entraîne le bouddhisme, en provenance de Chine. Son emploi dans le contexte bouddhique détermine donc fortement son sens, bien plus que dans la définition qu'il a en Chine, où les couches de sens prébouddhiques restent plus évidemment présentes. Or, on le sait, l'amour, quand il est compris comme fort attachement à ce monde (et c'est le cas d'*ai*), est mal vu dans le boudd-

11. Pour l'histoire d'*aisu*, Miyaji Atsuko, «*Aisu zokkô*» (Reconsidérer le mot «aimer»), dans *Kokubungaku ronsô*, Ryûkoku daigaku kokubun gakkai, 1997, cité dans Akira Yanabu, *ibid.*, pp. 69-71, non retrouvé.

12. C'est ce qu'Itô Sei appelait tantôt «le cadre de relations verticales».

13. Les contre-exemples existent. Il est intéressant de noter qu'ils dévoilent souvent une influence chinoise forte. Nous parlons donc ici de l'acception japonaise étroite du terme.

14. Sur *ai* comme terme bouddhique, on pourra se reporter à la grosse monographie de Bukkyô shisô kenkyû-kai, *Ai* (Amour), Bukkyô shisô 1, Heirakuji shoten, Kyôto, 1983, 397 p.

hisme: désir sexuel (*yokuai*, skr. *kaama-taNhaa*), désir d'existence (*yûai*, *bhava-taNhaa*), désir d'annihilation (*hi-yûai*, *vibhava-taNhaa*), toutes choses qui empêchent que soit mis un terme au cycle des transmigrations.

C'est donc entaché de cette connotation négative, comme faute, lien profondément humain mais interdisant la délivrance, qu'*ai* sera employé jusqu'à l'ère Meiji¹⁵.

Ai à Meiji – réintroduction

Introduit une première fois alors que la culture chinoise débarquait dans le petit empire du Yamato, *aisu* entre au Japon une seconde fois, au XIX^e siècle, à nouveau lors d'un grand mouvement de traduction de concepts étrangers. Il fut cependant l'objet de bien de débats avant de s'imposer comme équivalent des mots occidentaux tels que *amar*, *agapeo*, *love* ou *lieben*. Longtemps lui furent préférées d'autres expressions, plus «naturelles» aux oreilles indigènes: *taisetsu ni omou*, *kawaigaru*, *itsukushimu*, ou bien *omou*, *kou*, *renchaku-su*. *Ai/aisu* s'imposa pourtant sur le devant de la scène amoureuse. Il parvint ainsi finalement non seulement à noter *éros* – il était relativement préparé à traduire un amour sensuel poussé dans ses plus grandes limites –, mais, et ceci est plus étonnant dans le contexte japonais, traduisit également *agape*, compris comme amour de l'autre pour l'autre¹⁶.

Or rien de son histoire japonaise ne semblait autoriser ce tour de passe-passe. *Ai* a été mobilisé à Meiji non en subissant une modification de sens, mais comme un nouveau mot, une nouvelle fois importé de Chine, et véhi-

-
15. Akira Yanabu, (*Ai – ichigo no jiten*, *op. cit.*, p. 81) fait sentencieusement remarquer que ce sens négatif perdue hors du bouddhisme également dans le Japon d'aujourd'hui: alors que la personne avec laquelle on est lié par un *koi* (*koi-bito*) est un partenaire reconnu, celle de l'*ai* (*ai-jin*, *bito* et *jin* étant deux lectures du même idéogramme) est honteusement dissimulée dans le secret de l'adultère. Cette anecdote est significative de l'évolution proprement japonaise du terme. En Chine celui-ci peut s'appliquer au conjoint, ce qui est tout à fait inimaginable en japonais.
 16. Pour une présentation stimulante de ces termes, Luc Boltanski, «Agapè» - Une introduction aux états de paix», dans *L'amour et la justice comme compétences – Trois essais de sociologie de l'action*, Métailié, 1990, en particulier pp. 144-179.

culant le sens qu'il connaissait *dans la Chine moderne*. Seule cette juxtaposition des *ai*, *ai* teinté de considérations bouddhiques et utilisé dans le contexte japonais depuis l'Antiquité d'une part, *ai* chinois que le confucianisme avait sauvé d'une connotation négative jusqu'à l'époque moderne de l'autre, explique la largeur sémantique de l'expression dans le Japon contemporain.

Traductions chinoises de la Bible

Les premiers artisans de cet *ai* moderne sont des passeurs entre Occident et Japon qui ont leurs bases en Chine: les missionnaires chrétiens. Il faut rappeler ici une particularité résultant de l'histoire du Christianisme au Japon. Si la quasi-totalité des traductions en caractère chinois des concepts occidentaux a été élaborée à la fin du XIX^e siècle au Japon, pour ensuite être adoptée par la Chine, la Corée ou le Viêt-Nam, les termes liés au Christianisme ont eux d'abord été réfléchis dans le contexte chinois, le missionnaire chrétien étant en effet *persona non grata* sur l'archipel depuis l'interdiction du Christianisme par le shogunat au début du XVII^e siècle.

On connaît l'aventure des jésuites en Chine¹⁷. Au XIX^e siècle, ce sont surtout des missionnaires protestants, en particulier de la *London Mission Society* puis de l'*American Board*, qui poseront les fondations des traductions de la Bible en langue chinoise, puis japonaise¹⁸. Le travail de traduc-

17. Pour une histoire de la «première confrontation» entre les missionnaires chrétiens et la Chine, Jacques Gernet, *Chine et christianisme – La première confrontation*, Bibliothèque des histoires, Gallimard, NRF, 1991, 342 p.

18. On sait que contrairement aux catholiques, plus enclins à travailler à partir de catéchismes, les protestants accordaient une importance toute particulière à la connaissance de la Bible, à sa propagation, et par voie de conséquence, à sa traduction. Il s'agissait là de la première des tâches missionnaires. Sur l'histoire de la traduction de la Bible en japonais, Arimichi Ebisawa, *Nihon no seisho – seisho wayaku no rekishi* [La Bible japonaise – Histoire de la traduction japonaise de la Bible], Kôdansha Gakujutsu bunko n°906, 1989, 439 p. L'histoire des premières traductions de textes chrétiens catholiques en japonais, Minako Debergh, «Les débuts des contacts linguistiques entre l'Occident et le Japon – premiers dictionnaires et grammaires des missionnaires chrétiens au Japon au XVI^e et au XVII^e siècle», *Languages*, n°68, 1982,

tion qu'ils effectuent dans leur mission d'aventureux prosélytes anglo-saxons, détermine de manière décisive le sens que va prendre l'amour au Japon. *Ai* surgit ainsi comme mot de traduction à la fin de l'époque d'Edo au Japon en premier lieu dans les ouvrages rédigés par les missionnaires chrétiens en Chine.

Le premier pasteur à être envoyé par Londres sur le continent chinois est Robert Morrison (1782-1834). En 1819, soit douze ans après son arrivée, celui-ci publie un premier dictionnaire chinois-anglais, *A Dictionary of the Chinese Language*¹⁹. L'explication du mot caractère *ai* est assez complète et répertorie plusieurs acceptions. Il est tout d'abord relié au *nin* vertu centrale du confucianisme, puis – Morrison a respecté la chronologie – au *jihî* du bouddhisme. Ce n'est que beaucoup plus loin dans la définition que l'on trouve le sens d'amour charnel.

Le pasteur complète son travail en ajoutant, en 1822, un dictionnaire anglais-chinois. A l'entrée du verbe «to love», celui-ci propose, avant d'évoquer les caractères lus en japonais *jô/nasake* ou *kô/su-ku*, un certain nombre de mots composés avec *ai*, dont *aibo* (*bo=shita-u*), *setsuai* (*set-su=ki-ru*) et *airen* (*ren=ko-u*). La combinaison inversée *ren'ai* apparaîtra elle un quart de siècle plus tard, entre autres propositions pour rendre *to love*, dans le dictionnaire anglais-chinois de Walter Henry Medhurst (1796-

et «Premiers jalons de l'évangélisation de l'Asie – Au Japon», dans Jean-Marie Mayeur, Charles Pietri, André Vauchez, Marc Venard, *Histoire du Christianisme*, vol. 8: *Le temps des confessions (1530-1620)*, Desclée-Fayard, 1992, p. 820-836. Pour l'histoire des premiers pas des jésuites au Japon, Léon Bourdon, *La Compagnie de Jésus et le Japon 1547-1570*, Centre culturel portugais de la fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne Paris, 1993, 723 p.; Alexandre Valignano, *Les Jésuites au Japon – Relation missionnaire (1583)*, Desclée de Brouwer Bellarmin, 285 p. L'histoire du christianisme japonais jusqu'à son interdiction, Charles Ralph Boxer, *The Christian Century in Japan, 1549-1650*, University of California Press, Berkeley, 1967, 535 p. Sur l'attrait du christianisme du XIX^e au début du XX^e siècle au Japon, Jacques Gadille, «Les églises chrétiennes en Afrique, Asie, Océanie – VIII Le Japon», dans Jean-Marie Mayeur, Charles Pietri, André Vauchez, Marc Venard, *Histoire du Christianisme*, vol. 12: *Guerres mondiales et totalitarisme (1914-1958)*, Desclée-Fayard, 1990, pp. 1097-1101.

19. Jap. *Gosha'inpu*, imprimé par The Honorable East India Company's Press, 1819-1820, Macao. Fac-similé réédité par Yumani shobô, Tôkyô, 1996.

1857, toujours envoyé par la London Mission Society)²⁰. Si l'adéquation des termes amour et *ren'ai* est déjà posée, elle reste une tentative théorique: le dictionnaire ne fournit pas encore d'exemples d'utilisation²¹.

C'est en tout cas sur la base des équivalences qu'il fixe dans son dictionnaire que Morrison établit, en 1819 également, la première traduction chinoise de la Bible effectuée par un missionnaire résidant en Chine. Le titre, «Ecrits sacrés du ciel divin» (jap. *Shinten seisho*), est original et ne connaîtra pas une grande postérité. La traduction elle-même influencera grandement celles qui ne tarderont pas à suivre grâce au travail de Medhurst, puis des Américains Bridgman et Culbertson²². *Ai* devient alors la traduction (chinoise) du *love* de la Bible anglaise.

Or, l'ouverture du Japon voit l'arrivée de missionnaires – certains poussaient au portillon depuis déjà quelques dizaines d'années – dont un bon nombre sont américains et apportent avec eux ces traductions chinoises. Sans entrer trop ici dans l'aventure complexe qu'a représentée la traduction de la Bible au Japon, rappelons la formation à Yokohama, en 1872, d'un groupe pour la traduction de la Bible en japonais. Constitué autour de Brown et d'Hepburn, son premier travail est de proposer une version très proche de la Bible chinoise de Bridgman et Culbertson, à laquelle sont rajoutés les signes diacritiques permettant aux Japonais lettrés de lire un texte chinois dans leur langue. Si certains mots de la traduction chinoise sont discutés et adaptés (on pense aux débats qu'a suscités la traduction de «*God*» par exemple), c'est finalement sans considération pour le sens que le mot avait pris en Japonais depuis son introduction au VII-VIII^e siècle que l'utilisation du *ai* chinois est acceptée et répétée. Ceci fera tâche d'huile, d'autant plus que les premiers traducteurs japonais d'œuvres littéraires en langue anglaise se servent des dictionnaires rédigés par les missionnaires américains en Chine.

20. *Chinese and English Dictionary: containing all the words in the chinese imperial dictionary, arranged according to radicals* (jap. *Eika jiten*), Batavia: Parapattan, 1842-43, fac-similé édité par Tôkyô bika shoin, 1994, 2 vol.

21. Le nom *love* est lui rendu par d'autres termes parmi lesquels *aijô*, *chô*, *nin*.

22. Bridgman et Culbertson, *Kyû.shin yaku seisho*, 1861-63, fac-similé édité par Yumani shobô, Tôkyô, 1999, 4 volumes.

Traductions effectuées au Japon avant Meiji

Les Japonais apprennent ainsi l'adéquation amour chrétien-*ai* en lisant les textes chinois. Avant l'ouverture du Japon, toutefois, la réflexion avait mené à des pistes différentes. Le dictionnaire hollandais-japonais préparé par Hendrik Doeff par exemple²³, rend ainsi *liefde* par *chôai*, *aikei*, ou *nin*. Le dictionnaire anglais-japonais *Eiwa taiyaku shûchin jisho* (1862) donne quant à lui pour «love»: *ai*, *koi* ou, de façon plus surprenante *zaihô* (littéralement «richesses et trésors»)²⁴.

Le premier dictionnaire à poser l'adéquation «amour» – «ai» et «koi», est un dictionnaire français-japonais, le *Futsugo meiyô* (1864), qui évoque dans sa définition le «dieu de l'amour», *Koigami*²⁵.

Au début de Meiji, des traditions concurrentes

On peut ainsi discerner, au début de l'ère Meiji, des traditions concurrentes: *Ai* comme traduction en chinois de *Love* par les missionnaires anglais; *Ai* dont le sens a lentement évolué sur l'archipel depuis son introduction dans le *Man'yôshû*; *Ai* comme élément entrant dans des expressions élaborées au Japon pour traduire «amour» différemment du caractère *ai* tout seul.

Ai, quoique toujours cité, était donc encore loin de s'imposer comme une évidence. Il a fallu tout le poids et l'influence des pasteurs sur l'éducation de l'élite intellectuelle de Meiji pour que «l'imposture» devienne la norme. Cela se fit peu à peu, selon un processus qu'Itô reconnaissait de la sorte:

Nous avons en outre, quoi que non chrétiens, été christianisés à un degré que l'on a tendance à sous-estimer, nous avons été rendus homogènes au christianisme.

23. *Oranda jii*, première version: 1816, édition définitive, par Katsuragawa Hoshû: 1855-1858. Fac-similé édité par Waseda daigaku shuppan-kai, 1974, 5 volumes.

24. Titre anglais: *A Pocket Dictionary of the English and Japanese Language*, introduction en anglais de Hori Tatsnoskay (Hori Kamenoskay dans l'édition de 1866), 499 p.

25. Lecture incertaine.

Ai pourtant apparaîtra aux intellectuels japonais comme trop connoté pour décrire de manière vraiment satisfaisante le concept occidental. D'ardents débats, soutenus en particulier par la revue *Jogaku zasshi* à partir de la fin des années 1880, établiront un nouveau mot, un néologisme cette fois, *ren'ai*²⁶. Curieusement celui-ci lie ensemble le *koi* pré-moderne et l'*ai* occidental. L'hybridation est si surprenante, paraît tellement contre-nature, qu'elle suscitera cette très forte impression que nous évoquions au début de ce texte: non, vraiment, il n'y a pas de cet amour-là au Japon.

Ai arrive donc avec l'Occident et dans les bagages de la religion occidentale. Fixé, en somme, comme la traduction du mot *love* par des Américains dont la compréhension était biaisée par ce qu'ils savaient de chinois, il lie, dès son introduction en tant que terme de traduction, deux acceptions, en tenant ensemble, dans le même réceptacle, l'amour entre un homme et une femme (d'un homme pour une femme) et l'amour de Dieu, les relations entre un homme et une femme, l'authenticité du cœur et une force éternelle. Il traduit des histoires exotiques qui séparent, ou plutôt, s'évertuent à distinguer, l'aspect physique, charnel, et l'aspect spirituel de l'amour, dont la description, la glose, est étendue au-delà de l'imaginable. Cet amour encore inconnu, mal compris, non expérimenté, apparaît aux yeux des hommes de la première moitié de Meiji, découvrant le lyrisme du christianisme de la fin du XIX^e siècle, comme quelque chose de magnifique. Quoi réellement? On ne sait pas encore. Mais il est certain qu'il s'agit d'un secret énorme à découvrir de toute urgence, un secret qui est la clef de l'Occident, la force mouvante le monde. Etabli mot de traduction dans la version japonaise de la Bible, *ai*, qui s'appliquait jusque-là à un lien humain bien connu, revêt soudain de nouveaux habits, ceux d'un mot d'importation raffiné. Il va pouvoir rendre des termes lointains et puissants: sentiment amoureux (*ai no kokoro*), tourment d'amour (*ai no nayami*) et plus encore: amour courtois (*kyūtei no ai*), fin amor (*miyabi no ai*), amor de lonh (*harukana ai*). Il va évoquer une bizarrerie effrayante quoique tentante, car elle est la caracté-

26. La revue *Jogaku zasshi* est fondée par l'éducateur et essayiste Iwamoto Yoshiharu (1863-1942), par ailleurs second directeur de l'Institut de jeunes filles Meiji (Meiji jogakkō). Iwamoto milita dans ces deux institutions pour une éducation ouvrant à une certaine émancipation.

ristique de cet Occident qui tente et qui effraie, l'amour ultime atteignant les limites du sacré, du divin. Appliqué au Japon toutefois, cet amour n'apparaît plus comme une réalité vivante, mais comme un critère pour juger de la réalité japonaise. Et selon son crible, cela ne fait pas de doute pour les intellectuels de l'époque et leurs descendants plus ou moins lettrés contemporains – nos informateurs –, il n'y a pas d'amour au Japon.

Bibliographie

- Boltanski Luc, 1990, *L'Amour et la justice comme compétences – Trois essais de sociologie de l'action*, Métailié, 382 p.
- Bourdon Léon, 1993, *La Compagnie de Jésus et le Japon 1547-1570*, Lisbonne Paris, Centre culturel portugais de la fondation Calouste Gulbenkian, 723 p.
- Boxer Charles Ralph, (1951) 1967, *The Christian Century in Japan, 1549-1650*, Berkeley, University of California Press, 535 p.
- Bridgman Elijah Coleman et Culbertson Michael Simpson, 1861-63, *Kyû.shin yaku seisho*, fac-similé édité par Yumani shobô, Tôkyô, 1999, 4 volumes.
- Bukkyô shisô kenkyû-kai, (1975), 1983, *Ai*, Bukkyô shisô 1, Kyôto, Heirakuji shoten, 397 p.
- Debergh Minako, 1982, «Les débuts des contacts linguistiques entre l'Occident et le Japon – premiers dictionnaires et grammaires des missionnaires chrétiens au Japon au XVI^e et au XVII^e siècle», dans *Languages*, n°68.
- , 1992, «Premiers jalons de l'évangélisation de l'Asie – Au Japon», dans Jean-Marie Mayeur, Charles Pietri, André Vauchez, Marc Venard, *Histoire du Christianisme*, vol. 8: *Le temps des confessions (1530-1620)*, Desclée-Fayard, p. 820-836.
- Ebisawa Arimichi, 1989, «Nihon no seisho – seisho wayaku no rekishi» (La Bible japonaise – Histoire de la traduction japonaise de la Bible), *Kôdansha Gakujutsu bunko* n°906, 439 p.
- Eiwa taiyaku shûchin jisho*, 1862, Titre anglais: *A Pocket Dictionary of the English and Japanese Language*, introduction en anglais de Hori Tatsunoskay (Hori Kamenoskay dans l'édition de 1866), lieu d'édition non connu, 499 p.

- Gadille Jacques, 1990, «Les églises chrétiennes en Afrique, Asie, Océanie – VIII Le Japon», dans Jean-Marie Mayeur, Charles Pietri, André Vauchez, Marc Venard, *Histoire du Christianisme*, vol. 12: *Guerres mondiales et totalitarisme (1914-1958)*, Desclée-Fayard, p. 1097-1101.
- Gernet Jacques, (1982) 1991, *Chine et christianisme – La première confrontation*, Bibliothèque des histoires, Gallimard, NRF, 342 p
- Ito Sei, (1958), 1981, «Kindai nihon ni okeru «ai» no kyogi» (L'imposture de l'«amour» dans le Japon contemporain), dans *Nakamura Shin'ichirô*, 1995, p. 217-231.
- Katsuragawa Hoshû, 1855-58, *Oranda jii* (première version: 1816), fac-similé édité par Waseda daigaku shuppan-kai, 1974, 5 volumes.
- Man.yôshû*, 1997-2003, traduit, présenté et commenté par René Sieffert, 5 volumes. T. 1, 1997: 396 p.; t. 2, 1998, 381 p.; t. 3, 2001, 389 p.; t. 4, 2002, 342 p.; t. 5, 2003, 373 p.
- Medhurst Walter Henry, 1842-43, *Chinese and English Dictionary: containing all the words in the chinese imperial dictionary, arranged according to radicals*, Batavia: Parapattan, fac-similé édité par Tôkyô bika shoin, 1994, 2 vol.
- Morrison Robert, 1819-1820, *A Dictionary of the Chinese Language* (jap. *Gosha'inpu*), printed at The Honorable East India Company's Press, Macao, fac-similé réédité par Yumani shobô, Tôkyô, 1996.
- Morrison Robert, Milne William, (1819) 1823, *Shinten seisho – Holy Bible in Chinese*, Anglo-chinese college, Malacca, 21 livres, reproduits dans Hishimoto Takeo, *Kan'yaku seisho no kenkyû*, éditeur et date d'édition non connus
- Nakamura Shin'ichirô, (1989) 1995, *Ren'ai ni tsuite* (De l'amour), Poketto ansorojî, Iwanami bunko bessatsu 9, Iwanami shoten, 301 p.
- Sieffert René, 1993, *Chants d'amour du Man.yôshû*, trad. René Sieffert, Presses Orientalistes de France, 95 p.
- Valignano Alexandre, 1990, *Les Jésuites au Japon – Relation missionnaire (1583)*, trad. présentation et notes de J. Bésineau, Desclée de Brouwer Bellarmin, 285 p.
- Yanabu Akira, (1982), 2001a, *Hon'yakugo seiritsu jijô* (Circonstances de la formation des mots-traductions [de concepts occidentaux]), Iwanami shinsho 189, 212 p.
- , 2001b, *Ai – ichigo no jiten* (Dictionnaire d'un mot: Amour), Sanseidô, 101+3 p.

